*Ami du Clergé* du 7 août 1947

**Deuxième partie :** PRÉDICATION

## SOMMAIRE

**Instructions du Dimanche.** — XLV. *14e Dimanche après la Pentecôte :* Dieu et l'argent, 289.

**Causeries sur la Messe.** — XXI. Quam oblationem, 290 ; — XXII. Après l'élévation, 292.

**La Sanctification de la journée.** — IV. *Les moyens (suite) :* Faire ses actions pour Dieu, 293 ; — Faire ses actions pour Dieu *(suite)*, 294.

**Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise.** — XVIII. L'Eglise d'Antioche, 295.

**En lisant.** — Méditation sur le chant grégorien, 296.

## INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

### XLV

### 14e dimanche après la Pentecôte

DIEU ET L'ARGENT

Mes frères,

L'évangile d'aujourd'hui est un passage du Sermon sur la Montagne. Il appartenait à Jésus, qui est la Vérité, de redresser toutes les erreurs, dût-il heurter les préjugés de beaucoup.

Il venait de dire : ne perdez pas votre temps, ne gaspillez pas vos efforts ; n'amassez pas de trésors sur la terre : il ne vous en restera rien. Songez plutôt à thésauriser pour le ciel. Le placement est plus sûr et il rapporte cent pour un. C'est l'évidence même. Mais combien peu s'y conforment. Il insiste : Aussi bien, semble-t-il dire, le choix ne vous est pas laissé. Si vous poursuivez la possession de l'argent, vous vous détournerez du service du divin Maître, car nul ne peut servir deux maîtres, surtout s'il y a entre les deux une opposition complète, et c'est ce qui se produit entre Dieu et Mammon.

Présentée sous cette forme absolue, la parole a besoin d'explication, non pas certes que nous ayons la prétention d'ajouter quelque chose au Verbe divin, mais elle semble à beaucoup intransigeante et trop rigoureuse. Donnons-en donc l'explication, et admirons-en la beauté.

#### I. — *Explication*

Le but de N.-S., en nous exprimant cette vérité de bon sens, était de nous rappeler que nous ne sommes sur la terre qu'en passant, qu'il ne faut pas nous y fixer, mais penser d'abord à la seule chose essentielle : le salut de notre âme. Voilà où doit tendre la première de nos préoccupations, le meilleur de nos efforts.

Mais entendons-nous bien. N.-S. dit : « Vous ne pouvez à la fois *servir* Dieu et Mammon ». C'est donc l'asservissement en face de ce moyen humain d'embellir la vie, et non son usage qu'il proscrit. Car il est évident que l'argent en soi n'est pas un mal. Il permet de faire du bien aux pauvres, aux malheureux, aux malades, aux malchanceux. Il est une source d'apostolat : les œuvres ne peuvent vivre ni s'étendre sans lui. — Il est indispensable à l'existence, puisque les choses élémentaires, nous le voyons plus que jamais, ne soutiennent pas sans son concours.

Aussi splendide que soit l'exemple des oiseaux du ciel, qui ne sèment ni ne moissonnent, pris à la lettre il serait souvent une présomption ou une nonchalance dont Dieu nous punirait. Il y a même des cas où le devoir strict est de gagner de l'argent. Il n'a jamais été dans l'esprit de N.-S. de blâmer le père de famille, qui ressemblerait au Père des cieux et garantirait à ceux qui dépendent de lui des lendemains fortunés, voire une vie plus aisée. Tous ceux qui, par fonction, sont pourvus de charges, d'obligations, de responsabilités, ont le devoir rigoureux de se préoccuper de la vie matérielle.

Toutefois si nous voulons être chrétiens, il faut que cette préoccupation n'absorbe pas toute notre activité, qu'elle laisse à notre esprit, à notre cœur, le loisir de penser aux intérêts supérieurs de la vie spirituelle. Il y faut une certaine modération, de la prévoyance, non de l'inquiétude. Il faut surtout veiller à ne pas sacrifier l'essentiel à l'accessoire, au point de troubler la conscience, en poursuivant pour atteindre celui-ci des buts illégitimes, en employant des moyens qu'elle réprouve.

C'est entendu, nous dira-t-on. Mais ne peut-on rester dans une juste mesure : posséder sans être possédé, se servir de l'argent sans s'y asservir ?

On le devrait ; mais comme c'est difficile ! — Beaucoup s'y essaient. Ils voudraient mener une vie à double rendement, mettre le pied dans les deux camps. Ils seraient ravis de plaire à Dieu, tout en ne déplaisant pas au monde et en s'assurant la monnaie. Hélas ! cet équilibre est impossible, car l'amour de l'argent a vite fait de s'imposer au point d'absorber à son profit toute préoccupation et toute activité.

N.-S. nous a prévenus : « Personne ne peut servir deux maîtres. » Voilà encore une de ces phrases évangéliques si simples que les enfants les peuvent comprendre, si riches de sens que toutes les théories complexes des philosophies ou des intérêts n'arriveront jamais à les égaler. C'est vrai : il y a deux cités dont parlera plus tard S. Augustin : la Cité de Dieu et la cité de Mammon. Elles sont incompatibles. Il faut choisir, car dans l'une se dessine déjà, par la pratique des vertus, le royaume céleste ; dans l'autre, se déchaînent toutes les passions de l'avarice et de la cupidité, d'où découlent toutes les autres passions d'égoïsme, d'ambition et de luxure.

Toutes les erreurs individuelles, disons mieux : tous les troubles sociaux viennent de l'obstination à méconnaître l'avertissement divin. Regardez, en effet. Qui est content de ce qu'il possède ? Les besoins croissent avec la fortune. Il faut toujours plus. De là les mécontentements, les murmures d'envie, les menaces, la recherche de bénéfices excessifs, etc...

On avait cru faire une trouvaille en parlant du « minimum vital ». Mais qui le fixera ?

Il est évident aussi que la préoccupation des hommes d'aujourd'hui est de gagner beaucoup d'argent, soit le plus vite possible, en travaillant le moins possible, — deux choses nécessairement incompatibles, — que les gouvernements les mieux intentionnés se croient obligés pour maintenir leur popularité et garder le pouvoir d'augmenter le nombre et le traitement de leurs fonctionnaires... sans oser toujours rappeler les devoirs essentiels.

Ne revenons-nous pas aux beaux temps du paganisme ou pour faire taire le peuple toujours mécon-

tent on lui jetait en pâture : « *panem et circenses* » : le pain, c.-à-d. tout ce qu'il comporte de jouissances humaines ; le cirque, avec ce qu'il signifie de plaisirs, quels qu'ils soient, les plus bas, les plus vils, qu'importe ? pourvu qu'il mange, qu'il s'amuse et se taise !

De sorte que malgré leurs efforts pour s'en tenir à une juste mesure, les jouissances, et l'argent qui les procure, prennent vite l'aspect du souverain bien que que l'on s'efforcera à tout prix d'acquérir. Ne nous en étonnons pas. Quand l'amour de l'argent a envahi une âme, il devient vite l'idole préférée. On juge tout à sa mesure, estimant ceux qui en sont pourvus et regardant avec dédain ceux qui en manquent. Il est vrai qu'avec lui on achète le bien-être, le plaisir ; avec lui on corrompt, on séduit, on éblouit ; avec lui, on ouvre toutes les portes, on satisfait tous ses désirs, on pourvoit à toutes ses convoitises. Alors qu'importe le perfectionnement moral, puisqu'aux yeux de l'opinion, ce qui fait la valeur d'un être, c'est bien plutôt ce qu'il a que ce qu'il est... Mais avec lui on perd son âme.

### II. — *La beauté du désintéressement*

Il est d'abord un hommage à la Providence. — Elle pourvoit, nous dit N.-S., aux fleurs des champs, qu'elle multiplie et qu'elle décore avec une prodigalité que ne comprennent pas nos cœurs égoïstes et limités. Elle prend soin des oiseaux qui ne sèment, ni ne récoltent, ni n'amassent, mais trouvent leur nourriture. Or nous sommes plus que ces créatures inférieures. Comment douter, alors, de sa sollicitude à notre égard ?

Ne nous l'a-t-elle pas cent fois prouvée ; et ne pouvons-nous pas tous nous rappeler quelque circonstance de notre vie où elle s'est manifestée ? « Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice ; le reste vous sera donné par surcroît ». Eclairés par cette phrase capitale, pourquoi les chrétiens que nous sommes ne se résolvent-ils pas à faire crédit à la parole divine ? Engagé par sa promesse Dieu la tiendrait, à notre surprise parfois, mais toujours à notre avantage.

D'autant que cette tactique est infiniment raisonnable. — Comme elles sont nombreuses en effet les circonstances où nous sommes totalement impuissants ! « Qui de vous, à force de soucis, pourrait ajouter une coudée à la longueur de sa taille ? » Cela voulait dire que notre action est bien souvent limitée, que nous pouvons peu de chose, en somme, malgré nos prétentions.

Même quand le succès de nos efforts dépend en partie de nous, que de contradictions, d'imprévus, d'oppositions qui les ruinent, de sorte que plus nous avançons dans la vie, plus nous hésitons à nous engager dans des affaires que dans notre jeunesse nous aurions abordées avec une suprême insouciance ! Et de cette incertitude et de ces insuccès répétés, nous devrions puiser le besoin de demander à celui qui peut tout, de prendre notre défense et de nous diriger.

Ce serait alors le commencement de notre perfection. Car n'exagérons rien. Difficile à garder, la liberté du cœur au sein de la fortune n'est pourtant pas impossible. Elle a été pratiquée dans tous les siècles par des hommes de toutes conditions ; elle l'est encore. Elle est un des spectacles les plus admirables de ce que peut opérer la grâce dans une âme humaine, naturellement portée aux jouissances de la vie.

Cependant le renoncement total et définitif aux choses de la terre est plus efficace et plus beau parce que plus méritoire. Au jeune homme riche, qui observait tous les commandements et à qui N.-S. conseillait de vendre ses biens, d'en distribuer le prix aux pauvres, il facilitait le chemin de la perfection. Il ne donnait pas d'ordre, mais un conseil. Et ce conseil il l'appuyait sur l'ensemble de sa propre vie, lui, le Riche universel, et qui n'avait pas où reposer sa tête.

* *

Beaucoup d'âmes ont entendu cet appel de Jésus et ont été séduites par l'exemple de sa pauvreté. Elles ont fait le vœu de renoncer à la possession effective, ou du moins à l'usage arbitraire des biens de ce monde. Avec les vœux de chasteté et d'obéissance, le vœu de pauvreté est devenu le fondement de la vie religieuse.

Ce dépouillement effectif, pratiqué dans son intégrité et joint à la pauvreté du cœur est le moyen excellent pour avancer dans la sainteté. Il possède du reste, en lui-même, par la grâce divine la récompense de son sacrifice. Le religieux pauvre est l'homme le plus riche du monde. Il n'a plus rien et il possède tout, puisqu'il a Dieu. Il ne se préoccupe de rien et la Providence veille sur lui comme sur le plus modeste des passereaux. Il a renoncé aux joies de la terre et Dieu comble son âme des joies célestes.

Et s'il reste fidèle à ses promesses sacrées, pour lui se réalisera le mot de l'Ecriture : « *Divites eguerunt et esurierunt, inquirentes autem Dominum non minuentur omni bono* ». Ceux qu'on appelle riches auront faim et connaîtront la misère, mais ceux qui se contentent de Dieu verront leurs biens s'accroître de jour en jour... jusqu'à la plénitude suprême. Ainsi soit-il.

---

## CAUSERIES SUR LA MESSE

### XXI

QUAM OBLATIONEM

Mes frères,

Avec la prière « *Quam oblationem* », nous voici au seuil de la consécration : pour la première fois, le célébrant en fait la mention explicite (citation de la prière en question). Voici l'idée générale de cette belle prière où s'entrecroisent les accents de l'humilité et de la confiance : « Par elles-mêmes, hélas ! nous le savons bien, Seigneur, nos pauvres offrandes matérielles ne sont rien. Mais c'est vous, Seigneur, très bon et très puissant, qui pouvez leur donner toute leur valeur en les transformant pour nous au Corps et au Sang de votre Fils. Nous avons fait ce que nous avons pu. Nous avons apporté nos oblations, notre pain, notre vin, notre vie. Tout cela qui est votre don, nous vous le rendons de grand cœur. A vous maintenant de le valoriser, de le rendre divin, ô mon Dieu. Faites, ô Père, que nous puissions ce matin, par le miracle de la transsubstantiation, vous offrir la Sainte Victime comme notre propriété et ainsi, par Jésus-Christ votre Fils, nous acquitter de tous nos devoirs envers Vous. »

#### I. — *Prières avant la consécration*

Et le célébrant d'accumuler d'étranges adjectifs, d'ailleurs synonymes, difficiles à traduire, emprun-

tés au langage juridique romain. Cette offrande, dit-il, qu'elle soit par vous : *in omnibus benedictam,* pleinement bénie, bénie sans réserve ; *adscriptam :* qu'elle soit agréée, autrement dit : prenez à votre compte ce que le prêtre va effectuer ; *ratam :* qu'elle soit ratifiée par vous le destinataire ; *rationabilem :* qu'elle exprime bien notre intention liturgique ; *acceptabilem :* puisse-t-elle mériter de vous plaire.

Et comme il accumule les adjectifs, le célébrant prodigue également les signes de croix, gages de l'acceptation divine : trois sur le pain et le vin conjointement, un quatrième sur l'hostie seule et le dernier sur le calice. Puis, il élève les mains, les rejoint devant sa poitrine et s'incline en prononçant le nom de notre Christ bien-aimé.

Plus que jamais, songeons au Calvaire ; par la pensée, plaçons-nous près de la Sainte Vierge et de S. Jean. Songeons aussi à la dernière Cène, à la première Messe. Car nous voici au point culminant du Saint-Sacrifice. Dieu désormais va répondre à toutes nos supplications. C'est lui qui maintenant va parler par les termes dont son Fils s'est servi à la Cène pour changer le pain et le vin en son Corps et en son Sang.

En effet, jusqu'à présent, nous avons apporté nos offrandes au Père ; nous les lui avons présentées ; nous l'avons supplié d'agréer notre oblation ; nous lui avons recommandé nos intentions. Le ton du prêtre, par conséquent, jusqu'ici a été celui de la prière, de la supplication. Maintenant, c'est le ton de la simple narration. L'homme, le suppliant s'efface. C'est le Christ qui apparaît et qui parle (lecture du texte). La phrase est subitement brisée. Le prêtre récite ce qui se passa à la fin de l'inoubliable repas. Ainsi, nous comprenons mieux toute la sainteté de l'acte capital de la messe. Le prêtre, par son ordination, a reçu le pouvoir de prononcer avec efficacité les « grandes et prodigieuses prières » comme les appelle S. Athanase. Mais, en réalité, il n'est que l'instrument de Jésus-Christ, il parle sur son ordre, il agit en son nom, il lui prête ses lèvres. Il se dépouille de sa personnalité pour se revêtir de la personne du Christ. C'est Jésus-Christ lui-même qui, à toutes les messes, opère la consécration. Ah ! si nous songions un peu, m. f., à la grandeur du prêtre à cet instant sublime.

### II. — *La consécration*

Vous avez peut-être déjà remarqué que le récit inséré au Canon de la messe n'est pas emprunté textuellement à un évangéliste, mais est une combinaison des divers textes des évangélistes et de S. Paul. L'Eglise a fusionné tout ce qui a trait à la constitution du sacrement, écarté le reste, et ajouté quelques mots qui décrivent les attitudes de Jésus. Des répétitions ont été en outre introduites afin d'établir une certaine symétrie entre les consécrations. Il est intéressant de noter que, de bonne heure, ce texte fut commun à toutes les liturgies d'Occident et que, sauf un détail infime, il n'a jamais été remanié ni complété. De même qu'il y eut une seule formule pour administrer le Baptême, il y eut une seule rédaction pour l'Eucharistie.

Relisons ce texte si légitimement cher à tous les chrétiens.

*a)* « *Mains saintes et vénérables* » sont une addition de la tradition et de la liturgie ; — « *ayant levé les yeux au ciel* » ne se trouve dans aucun récit évangélique de l'Institution mais dans le récit de la multiplication des pains, figure de l'Eucharistie ; — « *prenez-en tous* » est ajouté également par notre liturgie.

« *Ceci est mon Corps* ». Remarquez, le prêtre ne dit pas « ce pain », mais il emploie le pronom démonstratif indéterminé. C'est que, dès que la formule est prononcée, il n'y a plus de pain, il y a le Corps du Christ. Le Christ n'est pas dans le pain ; non, c'est le changement total, le remplacement de toute la substance du pain par une autre substance, le CHRIST. Les accidents, c.-à-d. la couleur, la forme, le goût du pain subsistent mais la substance disparaît pour faire place à une autre substance, celle du Corps du Christ ; — « *est* » et non pas *devient :* le changement est instantané ; — « *corpus meum* » et non pas *le Corps du Christ :* c'est le Christ lui-même, comme je vous le disais plus haut, qui parle par la bouche du prêtre ; — « *corpus* » : tout le Corps, non seulement la chair, mais le Christ total, la personne du Christ vivant. La substance du Christ telle qu'elle fut, telle qu'elle est : son Corps, son Sang, son Ame, sa Nature humaine et divine, le Dieu-Homme vivant, ressuscité et glorifié. Dès ce moment, le Christ est là tout entier, non pas mort, non pas son corps seul, privé de son Sang comme après sa mort sur la croix, mais tout entier.

*b)* La seconde consécration s'ouvre par une introduction qui en fait une réplique de la première : « *De même...* » Le texte, là aussi, est la synthèse de tous. La connexion entre l'Eucharistie et le Sacrifice de la Croix ne fait plus aucun doute. Jésus affirme l'identité entre le breuvage de la coupe et le Sang versé au Golgotha et il la souligne par un rappel biblique. L'ancienne Alliance, contractée sur le Mont Sinaï entre Dieu et le peuple élu, avait été scellée par un sacrifice. Le sang des taureaux avait été répandu sur l'autel et on en avait aspergé le peuple. Par le mystère de la Rédemption, ce n'est plus avec un peuple, mais avec l'humanité tout entière que Dieu fait alliance, et la nouvelle Alliance est scellée dans le sang du Christ. Une partie de ce sang a trempé le sol du Calvaire, tandis que l'autre doit en permanence unir le peuple chrétien à son Dieu : c'est le sang de l'Eucharistie.

Avant d'achever les paroles de Jésus, le prêtre ouvre une courte parenthèse « *mystère de foi* ». En voici, croit-on, l'origine, vers la fin du VIII^e^ siècle. A cette époque, le canon n'est plus lu à haute voix, les fidèles ne l'entendent pas. Le célébrant a pris l'habitude de leur tourner le dos, on ne voit donc pas ses gestes. D'autre part, la sonnerie de la clochette n'existe pas encore et l'élévation pas davantage. Dans ces conditions, le moment de la consécration risquait de passer inaperçu. Aussi, pour en informer l'assistance, pendant que le prêtre consacrait, le diacre disait à haute voix : « *Mysterium fidei* », le mystère de foi s'accomplit. Par la suite, cet avertissement devint superflu, mais l'ancienne acclamation du diacre s'incorpora au texte lu par le célébrant.

« *Le Sang répandu pour vous et pour un grand nombre* » : cette dernière expression ne doit pas être interprétée dans un sens restrictif qui sous-entende que Jésus ne soit pas mort pour la totalité des hommes. « *Vobis* » : ce sont les Apôtres, les prêtres, les communiants. Mais « *multis* », ce n'est pas seulement plusieurs, mais c'est *la multitude,* les autres,

les païens, les infidèles, tous, car le sang du Christ a été répandu pour tous et le désir de Jésus, c'est que tous en profitent.

Le rite immuable se termine par les mots que Jésus avait prononcés en conclusion : « *toutes les fois...* » Comment a-t-on pu fausser la pensée du Sauveur et supposer qu'il eût conseillé à ses Apôtres de se réunir pour un repas commémoratif ? Certes, l'Eucharistie est un mémorial ; S. Paul précise même : le mémorial de la mort du Fils de Dieu. Mais Jésus n'a pas dit : « Toutes les fois que vous ferez ces choses, vous vous souviendrez de moi. » Il a dit : « Remplis de mon souvenir, vous ferez aussi ce que je viens de faire, vous opérerez vous aussi le changement du pain et du vin en mon Corps et en mon Sang. »

* *

N'êtes-vous pas frappés par la grandiose simplicité que l'Eglise a su conserver à la consécration c'est-à-dire à cet acte central, culminant de la messe, qui nous donne le Dieu vivant ? Ailleurs, volontiers, elle déploie le faste de ses cérémonies et l'abondance de ses rites. Ailleurs, oui, parce qu'il s'agit seulement de commémorer ou d'adorer. Mais ici, elle accomplit un prodige. Tout ce qui est de l'homme doit donc disparaître. Seul Jésus-Christ intervient. C'est sa parole qui fait tout.

En effet, en cet instant capital, Jésus va être sur l'autel comme autrefois sur la croix. Non pas pour y souffrir et y mourir toutefois (la séparation du Corps et du Sang n'est qu'apparente, symbolique de celle qui fut réalisée dans le Sacrifice sanglant), mais pour offrir ses souffrances et sa mort comme il les offrait sur le Calvaire comme rachat, comme compensation devant Dieu de tout le bien omis par les hommes ses frères, de tout le mal commis par eux. Et si Jésus vient sur cet autel s'offrir pour toute l'humanité, il y vient d'abord spécialement pour nous qui assistons à la messe, qui l'offrons avec le prêtre et que nous offrons avec lui-même.

C'est le moment donc de ranimer notre foi. Cette hostie, notre hostie, qui tout à l'heure n'était qu'un pauvre morceau de pain, quelque chose, elle va devenir *quelqu'un, notre* Christ. Songeons-y ! Malgré les apparences, c'est le plus grand événement auquel nous puissions assister sur la terre ! Que dis-je, vous n'y assistez pas simplement, mais vous y êtes mêlés, vous y collaborez ! Nous sommes là des acteurs avec notre Christ. Plus notre participation sera active, meilleure sera notre messe. *Amen.*

## XXII

### APRÈS L'ÉLÉVATION

Se penchant successivement sur le pain et le vin, au point que sa bouche les touche presque, comme s'il voulait passer en eux, le prêtre a donc répété efficacement les paroles et les gestes du Christ. Jésus est maintenant là, avec nous, au milieu de nous, comme l'un de nous et en même temps, sur l'autel de notre messe, le Calvaire tout entier nous est redonné : Jésus continue à offrir ses souffrances et sa mort comme au soir du Vendredi Saint.

Comme écrasé par cette présence, le célébrant tombe à genoux. Ce geste de la plus grande vénération, quatre fois de suite il le refera en cet instant sacré qui marque le point culminant de la messe et plus de douze fois il le renouvellera avant les ablutions, alors qu'il ne l'avait fait qu'une seule fois au *Credo*, avant la consécration .Dans l'intervalle, il élève l'hostie et le calice pour combler notre désir de voir Dieu. Beaucoup de personnes penseraient manquer de respect envers le St-Sacrement en ne tenant pas la tête baissée depuis le début de la consécration jusqu'à la seconde élévation. C'est une erreur. Baisser la tête pendant la consécration, nous les témoins muets et émerveillés du grand mystère qui s'accomplit, lorsque les seules paroles sacerdotales nous redonnent la passion du Christ, c'est bien. Mais à l'élévation de l'hostie et du calice, il ne s'agit plus de se prosterner. La seule attitude qui convient c'est de regarder, de faire un acte de foi en la présence réelle de notre Christ, en répétant, dans notre cœur, le cri de foi de l'apôtre S. Thomas (prière indulgenciée) : « Mon Seigneur et mon Dieu ». Sans oublier un acte d'offrande, en unissant nos pauvres personnes et nos pauvres vies humaines au Christ offert et comme présenté au Père par le prêtre.

Vous avez remarqué, à cet instant, le geste bizarre des deux enfants de chœur, à genoux, derrière le célébrant, qui relèvent le bord de la chasuble. Ce geste, souvent inutile à l'heure actuelle, est tout simplement une survivance du temps où la chasuble du prêtre avait la forme ample d'un manteau. On la relevait pour faciliter les mouvements du célébrant.

### I. — *Unde et memores...*

Et nous voici arrivés à la prière « *Unde et memores* ». Le Christ avait dit, en conclusion, à ses apôtres, à la dernière Cène : « Faites ceci *en mémoire de moi* ». Eh bien ! cette prière liturgique est la réponse à l'invitation du Christ. Elle se compose de deux parties. D'abord, à cet instant, l'Eglise se souvient que le rite institué par le Christ la veille du Vendredi Saint doit commémorer (=rappeler) sa mort. S. Paul lui a rappelé ce grand devoir : « Chaque fois que vous mangerez de ce pain et boirez de ce vin, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il revienne ». « C'est pourquoi, dit la prière liturgique en enchaînant avec les derniers mots de la consécration « nous » (c.-à-d. non seulement le prêtre célébrant mais nous tout le peuple chrétien avec lui) nous évoquons la Passion de notre Christ. C'est le sens des mots « *servi tui* » et « *plebs tua sancta* » (nous les baptisés, sanctifiés par le baptême, séparés du monde, incorporés au Corps mystique du Christ et devenus réellement le peuple de Dieu).

Ici, nous éprouvons une surprise. Notre prière ne se contente pas d'évoquer la Passion et la mort du Christ. Elle commémore encore deux autres moments de la vie du Seigneur : sa Résurrection et sa glorieuse Ascension. C'est dire que l'Eglise considère la messe non pas simplement comme le mémorial solennel de la mort du Christ mais comme le mémorial de son œuvre complète de Rédemption. C'est tout le mystère de la Rédemption qui est évoqué. D'abord, évidemment, la Passion du Fils de Dieu avec le crucifiement et la mort, oui, mais dans leur coulée de vie qui aboutit à la Résurrection du Christ et à son Ascension. C'est en effet, pour ressusciter et monter au ciel, c'est pour nous ressusciter et nous faire atteindre le ciel avec lui que le Christ a subi sa Passion. Voilà pourquoi aussi, cette Passion n'est pas appelée « douloureuse » dans le texte liturgique comme nous le disons habituellement. L'Eglise a

l'audace de la qualifier du titre de « bienheureuse ». Oui, bienheureuse parce que Jésus devait la subir pour entrer dans sa gloire ; oui, bienheureuse parce qu'elle nous a réconciliés avec Dieu. Au contraire, sans la Résurrection et l'Ascension, la mort de Jésus n'aurait fait qu'ajouter à la dette déjà si lourde de l'humanité, un crime nouveau, le plus abominable et le moins pardonnable de tous.

A cet endroit de notre messe, cherchons donc bien, m. f., à actualiser tous ces souvenirs, comme la liturgie nous le demande. En effet, c'est parce que nous avons expié nos fautes sur la croix en la personne de Jésus ; c'est parce que, en lui, nous sommes ressuscités et entrés dans les cieux ; c'est parce que, grâce à lui, nous sommes « sauvés en espérance », selon la belle formule de S. Paul, que nous pouvons ce matin présenter à Dieu une offrande qui n'est plus à notre mesure mais à la sienne.

### II. — *Offerimus...*

La seconde partie de cette prière « *unde et memores* » commence à « *offerimus* ». En voilà d'ailleurs le maître-mot, le mot-clef, le verbe important qui nous indique l'acte que nous avons maintenant à accomplir. La Passion du Christ, mystérieusement, vient d'être déposée sur l'autel. Pourquoi ? La liturgie nous répond ici : pour que nous l'offrions au Père ; nous tous, prêtre et peuple fidèle ; le prêtre d'abord, à un titre éminent, à cause de son caractère sacerdotal, mais vous aussi, encore une fois, les baptisés, qui précisément par votre baptême appartenez à la race choisie, au peuple saint, au sacerdoce royal comme s'exprime S. Pierre dans sa Ire épître. Vous dont le caractère baptismal vous octroie sinon le privilège de consacrer, tout au moins le pouvoir d'offrir au Père en union avec le prêtre le Sacrifice de son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Au début de l'Offertoire vous avez apporté, sinon le pain et le vin, matière du sacrifice, comme vos lointains aïeux les premiers chrétiens, tout au moins l'équivalent à la quête. Vos dons en argent assureront le culte eucharistique. Pendant l'Offertoire, le prêtre a demandé au Seigneur d'avoir pour agréables ces signes matériels du don que vous lui faites de vos personnes. La consécration est survenue, et ce pain et ce vin qui étaient à vous, que vous avez donnés, ont fait place à Jésus-Christ. Ce qui est sur l'autel est toujours vôtre : c'est votre offrande ; mais ce n'est plus votre pain et votre vin, c'est votre Christ. Certes, tout-à-l'heure, seul le célébrant, investi du pouvoir qui lui est conféré par le sacrement de l'Ordre sur le Corps du Christ, a effectué ce que vous ne pouvez pas accomplir. Il a opéré seul le changement mystérieux et c'est en cela qu'il est plus que vous ; c'est en cela que réside sa grandeur. Mais après qu'il a consacré, vous le rejoignez. Ensemble, lui et vous, vous par lui, vous accomplissez un même acte sacerdotal : *offerimus* ; « *sed* », ce « mais » signifie que vous n'êtes pas des spectateurs, que vous remplissez un rôle effectif : vous offrez.

Et la liturgie de décrire cette offrande unique : *hostie pure* à la différence de celle des païens qui était impure et corrompue ; *hostie sainte* à la différence de celle des juifs qui n'était pas sainte au point de sanctifier les âmes telle qu'est notre hostie, celle qui efface les péchés du monde ; aussi ajoute-t-on *hostie immaculée* puisque le Christ fut l'Agneau innocent qui ne pécha point, qui effaça les crimes de la terre, sanctifiant les hommes. Cette hostie que nous offrons est donc pure et purifiante, sainte et sanctifiante, immaculée et lavante.

* *

En conclusion, laissez-moi vous redire une fois de plus, attention ! Ne transformez pas votre messe en un acte de dévotion privée, ou en un salut du Saint-Sacrement. Participez activement au grand mystère de la Foi. N'abandonnez pas le grand courant vital tracé par l'Offertoire, la Préface, la Consécration ; mais au contraire, entrez-y à fond et dans ce but, avec un esprit ouvert et un cœur d'enfant, écoutez et suivez la liturgie elle-même, votre première éducatrice spirituelle, votre guide le plus sûr pour vous conduire au Père. En ne vous contentant pas d'adorer la Sainte Victime à la consécration et immédiatement après, mais au contraire en l'offrant, en s'unissant à elle d'intention, en s'offrant intérieurement avec elle nous préparerons le mieux possible notre participation réelle et effective au divin Sacrifice par la Communion, c.-à-d. la grande identification entre les offrants et la Sainte Victime que le prêtre évoque déjà par les derniers mots de cette prière : « Pain sacré de la vie éternelle, Calice de l'éternel salut ». *Amen.*

---

## LA SANCTIFICATION DE LA JOURNEE

### IV

#### Les moyens *(suite)*

##### FAIRE SES ACTIONS POUR DIEU

Nous sommes les serviteurs de Dieu. Nous le sommes, même si nous ne le voulons pas ; c'est notre fonction, notre « place » ; aucune autre ne nous convient en tant que créatures, à plus forte raison en tant que chrétiens. Alors, mieux vaut l'être de bon gré !

« Servir », « Service », « Serviteur », « Servante » : des mots qui, autrefois, étaient pleins de sens. C'étaient de beaux mots : on les employait volontiers dans les relations sociales et l'on ne croyait pas ainsi s'abaisser. Ecrivait-on à quelqu'un, on terminait par cette formule : « Votre humble et dévoué serviteur ». On ne rougissait pas d'être et de se dire le « serviteur » ou la « servante » d'un maître à qui l'on avait loué ses « services ». C'était le temps où fleurissait le dévouement. Aujourd'hui, on ne veut plus de ce terme, jugé suranné et trop humiliant : c'est que nous voici au siècle de l'égoïsme, du « moi », et l'on supporte mal d'avoir un maître.

Il en est un, pourtant, dont nous sommes bien obligés de nous reconnaître les inférieurs, les serviteurs : Dieu. Lui-même, au reste, prend soin de nous le rappeler.

Ecoutons-le. Dans l'Ancien Testament, quand il parle des grands patriarches, il dit : « Abraham, mon serviteur », « Isaac, mon serviteur », « Jacob, mon serviteur... » De même, quand il s'agit des rois d'Israël : « David, mon serviteur... » Nous donne-t-il ses commandements ? « Tu serviras le Seigneur, ton Dieu » ; et tous les préceptes n'ont pour but que de préciser, dans le détail, en quoi devra consister ce service.

Et ce psaume, ce beau et grand psaume 118 : « *Beati immaculati in via...* », que les prêtres réci-

tent, le dimanche, au Bréviaire, et qui faisait, dit-on, l'admiration de Pascal ! Il s'intitule : « Eloge de la Loi » ; nous ne pouvons songer à le relire en entier : il est trop long. Relevons-en, du moins, quelques principaux passages :

Heureux eux qui sont irréprochables dans leur voie,
qui marchent selon la loi du Seigneur...
Tu as prescrit tes ordonnances
pour qu'on les observe avec soin...
Puissent mes voies être dirigées
pour que j'observe tes lois !...
Je te cherche de tout mon cœur :
ne me laisse pas errer loin de tes commandements...
Que les princes règnent et parlent contre moi :
ton serviteur méditera tes lois...
Enseigne-moi, Seigneur, la voie de tes préceptes,
afin que je la garde jusqu'à la fin de ma vie...
Mieux vaut pour moi la loi de ta bouche que des monceaux d'or et d'argent...
Que mon cœur soit tout entier à tes lois...
J'ai vu des bornes à tout ce qui est parfait :
ton commandement n'a point de limites...

Je suis plus sage que tous mes maîtres,
Car tes enseignements sont l'objet de ma méditation...
J'ai tes enseignements pour toujours en héritage,
car ils sont la joie de mon cœur...
J'ai incliné mon cœur à observer tes lois,
toujours, jusqu'à la fin...
Je suis ton serviteur : donne-moi l'intelligence
pour que je connaisse tes enseignements...

J'aime tes commandements
plus que l'or et que l'or fin...
J'ouvre la bouche et j'aspire,
car je suis avide de tes commandements...
Mes yeux répandent des torrents de larmes,
parce qu'on n'observe pas ta loi...
Tes commandements font mes délices...

Ce psaume développe cette pensée : que notre principal devoir consiste dans l'observation de la loi de Dieu ; que nous sommes, par conséquent, les serviteurs, les servantes de Dieu. Et ce mot même de « serviteur » y revient jusqu'à treize fois.

* *

Arrivons à l'Evangile. Voici Jésus d'abord, notre Maître et notre Modèle. Jésus, que le prophète Isaïe désignait sous le titre de « serviteur de Dieu » et dont S. Paul devait écrire qu'il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, qu'il a pris la forme d'un serviteur, — Jésus, qui dit de lui-même : « Je suis descendu du ciel non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé (Jo., VI, 38) ; « Je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé » (V, 30) ; « Ma nourriture, c'est d'accomplir la volonté de mon Père » (IV, 34) ; « Celui qui m'a envoyé est avec moi, parce que je fais toujours ce qui lui plaît » (VIII, 29) ; « Le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir » (Matt., XX, 28) ; « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne ; cependant, que votre volonté soit faite et non la mienne !... » (Luc, XXII, 42).

En ce qui nous concerne, si nous voulons savoir comment nous l'imiterons et serons dignes de lui, nous n'avons qu'à relire, par exemple, les paraboles où il est si souvent question du maître et du serviteur : du maître qui est Dieu, et des serviteurs que nous sommes ; celles des ouvriers de la vigne, des talents, du débiteur sans pitié, de l'économe infidèle.

Nous sommes les serviteurs de Dieu.

* *

Rechercherons-nous le fondement de ce devoir primordial ? Nous le trouverons, principalement, en deux dogmes de notre foi catholique : la Création, la Rédemption.

Dieu est notre *Créateur*. Nous le savons, nous le redisons tous les jours, plusieurs fois, en récitant notre *Credo*. Dieu est notre Créateur : nous tenons de lui l'existence, notre corps avec toutes ses puissances, notre âme, faite à son image, avec toutes ses facultés. Nous sommes donc ses choses ; nous lui appartenons comme la statue appartient à l'artiste qui l'a conçue et ciselée. Et l'œuvre créatrice continue sans interruption : cette vie, qu'il nous a donnée, Dieu, par sa Providence, nous la conserve ; il met à notre disposition tout ce qui est nécessaire à son entretien et à son développement : l'air, la lumière, l'eau, les métaux, les animaux, les plantes. Nous tenons tout de lui : il multiplie, à chaque instant, sans même que nous y prenions garde, les merveilles à notre profit. Il est notre Bienfaiteur universel, indispensable. « O homme, s'écrie S. Jean Chrysostome, la terre que tu habites est pour toi, de par Dieu, une mère, une nourrice, une table toute servie. C'est pour toi que les saisons succèdent aux saisons, le jour à la nuit, la nuit au jour ; c'est pour toi que les rivières coulent, que les sources jaillissent, que les animaux se multiplient, que les forêts se couvrent de feuilles, les arbres de fruits, les champs de moissons. Quoi ! tu commandes aux créatures qui t'entourent et tu refuserais de servir le Créateur ! » Voilà pour notre vie matérielle. Que dire de l'autre, infiniment supérieure : la vie divine en nous ? Que dire de cette grâce que Dieu nous offre et qu'il dépend de nous d'accepter et de mettre en valeur ?

O Dieu, Seigneur souverain, vous êtes, il faut le redire, le Bienfaiteur universel et indispensable de l'homme. Il peut, hélas ! vous mépriser ; il ne peut pas se passer de vous. Cessez de vous occuper de la terre et, bien vite, nous retomberons, avec tout le reste, dans le néant d'où vous nous avez tirés !

Dieu est notre *Rédempteur*. Que n'a-t-il pas fait pour nous racheter ! J'entends le Prophète : « Il a été blessé à cause de nos iniquités, broyé pour nos crimes » (Isaïe, LIII). J'entends S. Paul : « Il nous a rachetés de la malédiction en se faisant lui-même malédiction. Au temps où nous étions ennemis de Dieu, nous sommes rentrés en grâce avec lui par la mort de son Fils ».

Sans mérite aucun de notre part, et en donnant infiniment plus qu'il ne fallait, il nous a rachetés — et à quel prix ! — non avec de l'or ou de l'argent, mais avec son sang.

Nous sommes donc à vous, ô Jésus ; vous avez droit à notre amour et à notre service. Ainsi soit-il.

---

## V

### FAIRE SES ACTIONS POUR DIEU

Servir Dieu est un devoir absolu. Mais, à le remplir, nous retirerons d'immenses profits personnels.

D'abord, quel honneur, quelle grandeur ! Plus le maître est élevé et plus le serviteur est considéré. La dignité du premier rejaillit sur le second. On estimera toujours davantage, malgré les doctrines et les essais d'égalité sociale, le ministre d'un roi que le domestique de ferme. Mais le serviteur de Dieu ! Celui-là se grandit à mesure qu'il sert. De s'agenouil-

ler, de se soumettre ne l'abaisse pas, au contraire.

Et puis, à ce service, nous trouverons notre intérêt. Les maîtres de la terre ne comptent que le travail fait. Dieu, lui, compte tout, jusqu'aux intentions ; même les pensées, les désirs ne le laissent pas indifférent. Rien n'est perdu. Tout ce qu'anime la charité est inscrit au Grand Livre du Souverain Maître. Le saint aux vertus héroïques aura sa récompense, mais aussi le pénitent au repentir sincère ; le riche qui distribue sa fortune aux malheureux, mais aussi la pauvre veuve qui ne peut leur donner qu'une simple obole et un verre d'eau ; l'ouvrier de la première heure, mais aussi celui qui ne s'est rendu à la vigne qu'à la dernière.

Enfin, disons-le, nous puiserons, dans le service de Dieu, le vrai bonheur. « Le juste est dans la jubilation et la joie, car, lorsqu'on regarde vers le Seigneur, on est rayonnant d'allégresse. »

Tous les saints ont été des gens joyeux. « Réjouissez-vous dans le Seigneur ; je vous le réépète, réjouissez-vous. » C'est S. Paul, le grand apôtre, qui a usé sa vie, au milieu des tribulations, au service de Dieu, qui nous donne ce conseil. Ecoutons encore le Curé d'Ars : « Les bons chrétiens qui travaillent à sauver leur âme et à faire leur salut (c'est-à-dire qui servent Dieu) sont toujours heureux et contents ; ils jouissent, par avance, du bonheur du ciel... Tandis que les mauvais chrétiens qui se damnent sont toujours à plaindre : ils murmurent, ils sont tristes, ils sont malheureux comme les pierres ! » S. Jean Bosco, au collège, réunissait plusieurs camarades, choisis parmi les meilleurs, et constituait avec eux une « société de la gaîté ». S. François d'Assise disait à ses Frères : « Laissez ceux qui appartiennent au diable être tristes... Il est de notre devoir de nous réjouir sans cesse et de vivre dans l'allégresse du Seigneur... Quand l'âme est triste, solitaire et mélancolique, elle se tourne facilement vers les consolations extérieures et vers les vains plaisirs du monde... La joie spirituelle découle de la pureté du cœur et de la persévérance dans la prière, « donc du service de Dieu ». Tout enfant, sainte Thérèse de Lisieux aimait à reproduire, sur ses pages d'écriture, cette parole de S. François de Sales : « Un saint triste est un triste saint ». Plus tard, elle disait : « J'ai une dévotion particulière au vénérable Théophane Vénard : c'est une âme qui me plaît, parce qu'il a beaucoup souffert et qu'il était gai toujours ». Et elle chantera :

Il est des âmes sur la terre
Qui cherchent en vain le bonheur,
Mais, pour moi, c'est tout le contraire :
La joie habite dans mon cœur.

Et encore :

Non, rien ne m'inquiète,
Rien ne peut me troubler ;
Plus haut que l'alouette,
Mon âme sait voler !
Au-dessus des nuages,
Le ciel est toujours bleu,
On touche les rivages
Où règne le bon Dieu.

Elle écrira à une novice : « Le visage est le reflet de l'âme. Vous devez sans cesse avoir un visage calme et serein, comme un petit enfant toujours content ».

Elle avait sur les lèvres, a-t-on dit, un doux et perpétuel sourire...

Rappelons-nous ce qu'on nous disait de sainte Bernadette : « Sa piété n'était ni mièvre ni compassée... Elle avait facilement le mot pour rire, et, à Saint-Gildard, elle était le boute-en-train de ses compagnes. Comme on l'a remarqué : elle les eût volontiers fait sauter à la corde... Toujours joyeuse, elle semait la joie autour d'elle ».

On n'a pas craint d'écrire : « La tristesse habituelle est un signe de la bassesse de l'âme » (Léon Bloy). Qui en douterait ? Rien ne rend triste comme le remords ; mais qu'est-ce que le remords, sinon le regret torturant d'avoir mal fait ; on ne fait mal que lorsqu'on ne sert pas Dieu.

Finissons ces réflexions opportunes sur la joie chrétienne par cette remarque qui en dit long : l'Eglise ne canonise jamais ceux dont on peut prouver qu'ils furent constamment tristes.

O mon Dieu, donnez-nous cette joie des saints. Accordez-nous la grâce de vivre toujours à votre service. Vous nous avez créés pour vous : faites que nous ne l'oubliions jamais !

Puissions-nous dire, en toute vérité, et sans cesse, avec le psalmiste : « Tes commandements font mes delices », — ou, avec Pascal : « Je vous donne tout ! »

## BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

### XVIII

ÉGLISE D'ANTIOCHE
(Actes XI, 19-27)

S. Luc reprend le récit commencé au chap. VIII. Il s'agissait de la propagation de l'Evangile par les fidèles de Jérusalem, dispersés à la suite de la persécution qui suivit la mort de S. Etienne. Seuls, les apôtres étaient restés à leur poste. L'Evangile fut prêché en Phénicie, à l'île de Chypre et à Antioche, d'abord aux seuls Juifs et puis aux Grecs et aux Gentils. La Phénicie, avec Tyr et Sidon, qui avait été visitée par Jésus, est cette province qui s'étend le long de la Méditerranée, au pied du Liban. Chypre est une des principales îles de la Méditerranée. Antioche, ancienne résidence des Séleucides, bâtie sur l'Oronte, non loin de son embouchure dans la Méditerranée, reconnaissait pour fondateur Seleucus Nicator qui lui avait donné le nom de son père Antiochus. C'était une des principales villes de l'Empire romain, très riche et très peuplée (500.000 h.), une des portes de l'Asie, de même que Jérusalem était le centre de l'Eglise, formée des Juifs, Antioche devint la métropole de l'Eglise, composée de Gentils. Saint Pierre y établit tout d'abord son siège (fête le 22 février). Et lorsqu'il vint à Rome (fête le 18 janvier) la capitale de l'Empire, Rome réunit ces deux centres pour n'en former plus qu'un et devenir le centre de l'Eglise universelle. Aujourd'hui Antioche fait partie de la Syrie.

Ainsi donc, le centre d'activité des premiers missionnaires, partis de Jérusalem, s'était élargi considérablement. Le bruit de la conversion du centurion Corneille et de sa réception dans l'Eglise par saint Pierre, s'était répandu à Antioche et c'est ce qui engagea ces prédicateurs de l'Evangile à l'annoncer dans cette ville, la « métropole de l'Orient », non seule-